

## Le refuge

Les vacances d'été s'écoulaient avec une langueur incroyable. Je passe mon temps dans le jardin, et je possède quelques abris et recoins qui me soustraient au regard paternel. Il peut même m'oublier complètement une journée durant, si je parviens à l'éviter dès le matin. L'important est de ne pas être surprise en flagrant délit d'oisiveté. On oublie donc le bouquin sur la chaise longue, la paresse est une tare qu'il ne saurait tolérer chez ses enfants.

Quoiqu'il en soit, ce matin j'ai réussi à filer vers ma cachette préférée au bord de l'eau. L'enclos des poules sert de brise-vue, et le contrebas de la rivière offre un espace invisible de la maison. Je déserte depuis plus d'une heure, c'est déjà ça de gagné. L'herbe, à proximité de l'eau, est très verte, haute et dense. Je peux m'y allonger un temps infini, perdue dans la contemplation des insectes. Leur agitation incessante me fait penser à mon père, et je souris. J'aime l'imaginer petite fourmi insignifiante, à la merci de mon gros doigt tout puissant. J'observe leur itinérance, leur assigne des missions, inspecte leur chargement de brindilles et autres miettes précieuses. Je m'abstrais du temps, du lieu, je m'abstrais de ma condition, de ma vie.

Lorsque mon corps s'engourdit, je m'allonge sur le dos, face aux nuages légers, hauts, lents, qui contrastent avec le frémissement du feuillage en premier plan. La lumière chaude du soleil sur ma peau est délicieuse. Je savoure l'éblouissement légèrement étourdissant que procurent les rayons sur la rétine, malgré la protection de la paupière. Les yeux fermés, concentrée, j'écoute et j'isole les sons, un à un. Le ruissellement de la rivière, réparti en des centaines de variations, le froufrou des branches de bouleaux et de saules tout proches, les piailllements des mésanges, moineaux, merles, pigeons et tourterelles qui prolifèrent dès le printemps, et puis le pas des vaches dans la pâture d'en face. Je suis passionnée par ces grosses bêtes massives, lentes et stoïques. Quand elles s'approchent de la rivière, j'entends l'herbe arrachée puis broyée lentement dans leurs robustes mâchoires ruminantes, puis le lapement de leur langue dans l'eau fraîche et vive. J'identifie le bruit lointain d'une tronçonneuse, et les coups de hache qui fendent une bûche. J'écoute la symphonie que m'offre ma campagne, et sur laquelle les nuages et les feuillages déploient un ballet magnifiquement chorégraphié. Alanguie par la douceur de l'air, je suis heureuse. Mes sens aiguës ma conscience de l'instant présent, j'extrait de cette beauté un peu de force pour plus tard. J'emmagasine une énergie vivifiante, une pulsion de vie pour tenir face aux forces

destructives qui parfois m'aspirent vers la morosité et le découragement. Cette nature me dit que la vie est belle, au-delà de ma maison, elle m'envoie un message d'optimisme et de patience. La beauté me souffle à l'oreille une promesse de bonheur. Quand mon corps réclame un peu de mouvement, je passe à la récolte puis à l'agencement de carrés de mousse, de brindilles, de feuilles, de branches, d'écorce ou de petits cailloux. Je me concentre sur la création de petits jardins miniatures, inutiles et éphémères. Mes angoisses fondent, mes peurs se diluent, au fur et à mesure que ces micro-univers prennent forme.

Un peu plus loin en aval, de gros rochers permettent de traverser sans se mouiller, et d'atteindre le plus bel arbre qui soit, le mien. C'est un chêne majestueux et solennel au milieu d'un pâturage bordé de haies. Son tronc offre des prises faciles et les premières branches un ramage presque vertical, comme une plateforme pour le guet. Je m'y installe souvent pour y lire paisiblement. Une cavité profonde permet de stocker quelques livres au sec, j'y dépose des recueils de nouvelles. Ces textes courts m'assurent un voyage bref, intense et surtout un retour assuré à la réalité, toutes les quinze ou vingt pages. Le roman, s'il est bon, est traître, il est capable de m'aspirer trois heures sans escale, et mon père ne tolère aucune disparition, aucune attente, quand il a décidé de m'embaucher. Mon été s'étire donc à l'infini, dans une alternance rythmée de travaux ménagers, de punitions, de planques contemplatives et d'évasions risquées, jusqu'à ce que mon père surprenne mon petit manège.

Il remplit une brouette de bûches stockées dans l'appentis qui longe le poulailler, juste au moment où je descends de l'arbre. Quand je l'aperçois, il est trop tard, il a déjà relevé la tête. Il me regarde et je reste pétrifiée de l'autre côté de la rivière. Je l'observe escalader la palissade qui borne notre propriété et s'approcher. Le ruisseau nous sépare encore, mais je sais que ce mince courant ne suffira plus à me protéger. Mon territoire est violé, ma planque détruite, le loup dans la bergerie.

Son regard froid et menaçant me transperce. Il m'ordonne de traverser. Il attend, calme et déterminé de l'autre côté de la rive. J'ai peur. Je m'éloigne de mon arbre, à regret, la boule au ventre. Il m'ordonne de me presser, il n'a pas que ça à faire. Une fois de l'autre côté, je reste à distance. J'ai peur. Je sais que le silence qu'il installe est calculé. Il savoure ma trouille, il aime observer mon appréhension qui grandit à mesure que le temps passe, il se délecte du pouvoir de mon imagination. Je baisse les yeux par soumission, mais aussi pour ne pas voir dans son regard la fille perfide et malhonnête que je suis, la petite planquée paresseuse, l'intello de merde qui préfère lire plutôt que de travailler.

— Enlève tes lunettes et viens chercher ta baffe, claironne-t-il.

Je retire lentement mes lunettes, je replie soigneusement les branches et je m'approche d'un pas.

— Approche-toi plus près, hurle-t-il.

Ça y est, je tremble. Ce n'est pourtant qu'une simple petite baffe, mais je l'aurais préférée sans sommation cette fois. Paf ! Et c'est déjà fini. Je m'approche malgré l'envie de fuir, un bras réflexe au travers du visage.

— Baisse ton bras, demande-t-il doucement.

Je n'arrive pas à réprimer mes larmes. La douceur de sa voix me terrifie, cette attente me torture, cette mise en scène m'affole. Je pleure pour cette douleur différée, préparée, orchestrée.

— Arrête ton cinéma ! Tu sais très bien que tu la mérites cette baffe. Tu es assez grande pour te faire la malle en douce ? Alors tu es assez grande pour encaisser une bonne raclée sans chialer, non ?

J'opine du chef.

— Je n'ai rien entendu ! Qu'est-ce que tu dis ?

— Oui.

— Oui quoi ?

— Oui, je suis assez grande pour la raclée.

Il sourit. Il a l'air satisfait de ma réponse. La baffe ne devrait plus tarder. J'attends. Je crispe mon visage, je ferme les yeux. J'attends.

— Ouvre les yeux, sinon ce n'est pas drôle.

Je lutte de toutes mes forces pour ravalier mes larmes et refréner cette envie de me protéger de mon coude. J'ouvre les yeux, les larmes brouillent ma vue. Je regarde au loin, dans le vague derrière, au-delà de lui. Croiser son regard me tuerait. Je me tends, les bras bien droits le long de mon corps. J'ai peur. J'attends. Le coup de poing a quand même réussi à me surprendre. Ma tête est propulsée vers la droite et fait vaciller mon corps, un mètre en arrière.

Un léger vertige m'anesthésie quelques secondes, puis la douleur explose sur ma joue, comme un coup en deux temps. Mon oreille siffle, je sens ma tempe battre au rythme du sang qui cogne. C'est fini. Pas de réplique à l'horizon.

Une heure plus tard, le bout du jardin est équipé de quelques barbelés et d'une clôture électrique, comme pour son élevage de moutons dans le champ un peu plus haut. Me voilà enfermée dehors pour l'été, dans un petit carré de gazon propre, toujours à portée de baffes, de corvées et de regards furieux.

Il imagine restreindre mon espace, réprimer mon vagabondage, anéantir mon paysage, alors que du haut de mes douze ans, franchement, mon évasion me prend deux secondes. Il ne peut rien contre mon pouvoir de disparition, le pauvre. Un livre, et la porte reste ouverte. Deux pages suffisent à mon évasion.

Karine DERAEDT